

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

## VII.—L'heure.

Après avoir fait quelques pas en avant dans le jardin, MM. d'Herbois et de Renneville demeurèrent un moment incécus sur la route qu'ils avaient à suivre.

La lune, qui brillait tout à l'heure, s'était de nouveau voilée sous les nuages; le jardin était plongé dans une obscurité profonde, et aucun des deux jeunes gens n'en connaissait le plan.

Se rendant à peu près compte cependant de la situation topographique inférieure, d'après l'examen minutieux de l'intérieur de l'hôtel auquel ils s'étaient nombre de fois livrés, ils suivirent une allée de tilleuls qui conduisait à la vaste pelouse que nous connaissons.

Les bâtiments de l'hôtel se dressaient en face d'eux.

« Où sont-elles ? murmura le marquis en demeurant dans la zone des ténèbres, sous le feuillage épais de l'allée couverte.

—Elles devaient se trouver dans cette allée même, répondit le vicomte sans élever la voix.

—Peut-être nous serons-nous trompés, peut-être se sont-elles trompées elles-mêmes; parcourons le jardin.

Les deux jeunes gens entreprirent aussitôt leurs recherches. Avec des précautions infinies pour ne pas éveiller l'attention des gens de l'hôtel, ils explorèrent tous les massifs, tous les parterres, toutes les allées, jusqu'au moindre sentier.

Le jardin n'était pas grand, et cependant cette promenade faite lentement ne fut pas accomplie en moins d'une heure.

La fièvre de l'impatience les dévorait tous deux.

« Qui les retient ? s'écria le marquis.

—Aurait-elles changé d'avis ? ajouta le vicomte.

—Ne nous amèneraient-elles pas comme nous les aimons ?

—Le temps se passe, les moments s'écoulent, la voiture attend, et à peine nous reste-t-il quelques heures de nuit.

Les deux jeunes gens étaient revenus sur les limites de la pelouse et regardaient la façade de l'habitation.

« Le jardin est absolument désert, dit le vicomte ; toutes les lumières sont éteintes dans l'hôtel... le calme le plus parfait règne autour de nous... pourquoi ne viennent-elles pas ?...

—Grand Dieu ! s'écria tout à coup le marquis, s'il leur était arrivé malheur, si nous arrivions trop tard !

Les deux officiers se regardèrent mutuellement avec une expression d'angoisse effrayante; un frémissement convulsif fit trembler tout leur être. Une même pensée terrifiante, effrayante, leur traversait en même temps l'esprit.

« Il faut à tout prix sortir de cette situation impossible, dit le marquis.

—Que faire ? demanda le vicomte.

—Pénétrer dans l'hôtel...

—Y songes-tu, Charles ? c'est jouer la réputation de celles que nous aimons.

—Attendre est peut-être jouer leur existence, Henri ! Rappele-toi les termes de leurs lettres : ils sont clairs, précis ! A dix heures et demie elles nous attendraient dans le jardin... voici minuit et le jardin est encore désert.

—Mais si Blanche et Léonore couraient un danger, l'hôtel ne serait pas ainsi calme et silencieux.

—Qui sait ? Chaque fois qu'un crime a été découvert jusqu'ici, c'est lorsqu'il était entièrement accompli. La nuit où Mme d'Orgereau est morte, tout était aussi calme et silencieux, et quand l'éveil a été donné, quand le bruit s'est fait entendre, il n'était plus temps !

—Grand Dieu ! s'écria le vicomte ; tu me fais frémir.

—Henri, dit M. d'Herbois en pressant les mains de son ami, depuis ce matin que je t'ai caché l'état de mon âme ; les plus sinistres pressentiments m'agitent. Je ne t'ai rien confié pour ne pas alarmer ton cœur ; j'ai repoussé ces cruelles pensées qui m'obsédaient... je m'accusais de faiblesse ; mais ce qui se passe en ce moment redouble ces craintes que je m'efforçais de traiter de chimériques. Tiens, Henri, je tremble... j'ai peur... Il me semble que quelque catastrophe épouvantable va nous frapper, elles et nous ! J'ai la fièvre ; je suis fou, si tu le veux ; mais je sens que je ne puis davantage supporter ce supplice ! Il faut que je voie à l'instant Blanche !

Et le gentilhomme en proie à une surexcitation des plus vives pétrissait dans les siennes les mains de son compagnon.

Le vicomte n'était pas lui-même beaucoup plus calme.

Les deux jeunes gens aimaient profondément, sincèrement, les deux nièces de M. de Niorres. Ils les aimaient comme on aime lorsque, après avoir vidé jusqu'à la lie la coupe des plaisirs, l'on s'aperçoit un jour que ce cœur que l'on croyait séché est demeuré susceptible d'éprouver les sentiments les plus purs ; que ce que l'on avait pris pour la mort n'était qu'un engourdissement, et que la tendresse, que chaque créature noblement douée porte en elle-même, loin d'être tarie à sa source, est prête à déborder avec force.

Seuls tous deux sur la terre, sans parents, ils avaient greffé tout le bonheur de leur avenir sur cet amour qui faisait leur seule joie et leur seule espérance.

On comprend donc tout ce que la mortelle inquiétude qui les torturait devait avoir de poignant, et combien elle devait décupler l'énergie de ces natures puissantes fortement trempées par les dangers de la vie aventureuse de l'homme de mer.

« Pénétrons dans l'hôtel, » avait repris le marquis après un moment de silence.

Le vicomte fit signe qu'il était prêt à accompagner son ami. Tous deux suivirent la ligne des massifs pour éviter de traverser la partie découverte du parterre s'étendant devant les bâtiments.

En quelques instants, ils gagnèrent les communs après lesquels se prolongeait le mur bâti sur la rue du Chaume. C'était du sommet de ce mur que nous avons vu, la veille, s'élançer Mahuree.

Les portes étaient fermées. Un bouquet de lilas, se dressant en face de l'une des fenêtres, offrait aux jeunes gens l'abri mystérieux de son feuillage ; car le vent, qui venait de s'élever, avait nettoyé le ciel, et les nuages, fuyant à l'ouest, laissaient libres les rayons de la lune.

Sans hésiter, le marquis brisa une vitre, passa son bras dans l'ouverture pratiquée, fit jouer le mécanisme de la croisée, et, poussant les deux battants en dedans, s'élança lestement par-dessus la barre d'appui ; puis, se retournant, il tendit la main au vicomte.

« Attends ! dit celui-ci en s'arrêtant brusquement au moment d'escalader à son tour.

—Qu'est-ce donc ? fit le marquis à voix basse.

—Il m'avait semblé entendre remuer...

—Où cela ?...

—Dans les branchages... là-bas, près du mur de clôture.

—C'est le vent...

—Ecoute encore, » dit vivement M. de Renneville.

Les deux jeunes gens prêtèrent une oreille attentive.

« Tu ne sera trompé, reprit le marquis ; je n'entends rien.

—C'est possible, répondit son compagnon ; cependant j'avais cru distinguer... »

Et s'arrêtant de nouveau tout aussi brusquement que la première fois :

« Oh ! je ne me trompe pas, ajouta-t-il, j'entends parler, et le bruit de ces paroles vient des branches de ce vieux chêne ! »

Le vicomte désignait du geste un arbre magnifique dont le tronc noueux soutenait presque une partie de la muraille, et dont les rameaux venaient se prolonger jusqu'au-dessus de la rue.

C'était ce chêne précisément qui avait été d'une utilité si grande à Mahuree pour entrer dans le jardin d'abord, et pour s'élançer ensuite au dehors.

Le marquis et le vicomte redoublaient d'attention.

« Effectivement, dit le premier à l'oreille de M. de Renneville, il me semble entendre un murmure causé par des phrases prononcées à voix basse.

—Ne bouge pas et attends-moi ! » dit le vicomte.

Et, se glissant le long du mur des communs, il s'avança dans l'ombre.

Le marquis fit d'abord un geste comme pour sauter dans le jardin ; mais une pensée fortuite assaillit sans doute son esprit, car, se retournant vivement, il traversa, au milieu de l'obscurité, la pièce dans laquelle il avait pénétré, et qui était une office attenant aux cuisines, il ouvrit une porte pratiquée en face de la fenêtre et franchit le seuil d'une seconde pièce plus spacieuse que la première.

Celle-ci, située à la suite de l'autre, donnait sur la rue, mais comme le terrain du jardin était en contre-bas, cette pièce se trouvait presque à la hauteur du sol de la rue du Chaume, tandis que celle qui la précédait était élevée d'une toise environ au-dessus du jardin.

Les fenêtres qui éclairaient cette salle étaient, selon l'usage, garnies de fortes grilles, et, à cause de la chaleur sans doute, les contrevents intérieurs n'avaient point été fermés non plus que les châssis des croisées.

Le marquis se dirigea avec précaution, mais précipitamment, vers l'une des fenêtres et avança doucement la tête.

En se penchant un peu, il pouvait découvrir la rue du Chaume dans toute son étendue. A peine eut-il jeté un regard dans la direction du mur faisant suite aux communs, qu'il se recula vivement.

Il venait d'apercevoir deux hommes, dont l'un aidait l'autre à franchir la muraille.

Revenant sur ses pas, il regagna rapidement la fenêtre de l'office donnant sur le jardin.

La tête du vicomte apparaissait au même instant à la hauteur de la barre d'appui.

« Un homme est grimpé dans cet arbre, murmura le vicomte.

—Et deux autres sont dans la rue, ajouta le marquis.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

—Oh ! fit M. d'Herbois en étreignant le bras de son ami, si Dieu nous avait permis de surprendre les infâmes auteurs de tous les crimes commis dans cet hôtel !

Le vicomte saisit la barre d'appui et s'élança d'un bond dans l'office.

« Tous trois sont descendus, murmura-t-il ; j'entends le bruit de leurs pas faisant claquer le sable de l'allée !

—Ton pistolet ! » dit le marquis en armant celui que le gabier lui avait remis au moment de partir pour se rendre rue Sainte-Avoye.

—Le vicomte prit l'arme, et les deux jeunes gens se reculérent un peu pour demeurer dans une couche d'ombre plus épaisse.

Un murmure confus de voix parlant en sourdine arrivait jusqu'à eux. Ils distinguaient parfaitement le son sans pouvoir entendre nullement les paroles.

Trois hommes s'avancèrent dans une petite allée voisine, et séparée seulement des communs par le massif du lilas en face duquel s'ouvrait la fenêtre qu'avait forcée le marquis.

Les ténèbres qui régnaient dans cette partie très-boisée du jardin empêchaient de distinguer les formes précises de ces personnages, dont l'ensemble se détachait à peine au milieu des fourrés épais qui les entouraient.

Cependant, lorsque ces hommes passèrent dans une étroite éclaircie, le vicomte et le marquis remarquèrent un chapeau galonné d'or, et des boutons garnis de pierres précieuses sans doute reluisant fugitivement dans l'ombre.

Ces indices de riches costumes frappèrent d'étonnement les deux marins.

Ils se regardèrent, s'interrogeant des yeux sur ce qu'ils avaient à faire.

« Suivons-les ! » murmura le marquis à l'oreille du vicomte.

Celui-ci sauta légèrement dans le jardin ; le marquis en jamba à son tour la barre d'appui de la fenêtre ; mais, au même instant, un cri déchirant se fit entendre.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent glacés de crainte par un cri parti de l'intérieur de l'hôtel.

Presque aussitôt une explosion violente ébranla la maison, et un jet de flamme éclaira brusquement le jardin.

Des cris affreux éclatèrent plus déchirants encore que n'avait été le premier.

Stupéfaits d'abord, le marquis et le vicomte étaient demeurés comme foudroyés, sans faire un mouvement ; mais la révélation d'un danger qui devait menacer les deux jeunes filles leur rendit subitement leur énergie et la conscience de la situation.

Ils s'élançèrent.

En ce moment deux coups de feu retentirent presque simultanément, et un hurlement furieux déchira l'air dans la direction de la petite porte du jardin où les deux jeunes gens avaient laissé Mahuree.

Les chapitres 8, 9 et 10 représentent un souper auquel assiste le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, et plusieurs des principaux personnages de la révolution. Le duc de Sommes détermine le duc de Chartres à lui aider pour empêcher Fouché et ses compagnons d'arriver au terme de leur voyage au moyen d'une lettre affectueuse qu'il lui fait écrire à Fouché et qu'il aura soin de faire tomber entre les mains du lieutenant de police, afin que celui-ci, soupçonnant qu'il est important pour le pouvoir d'empêcher ce voyage, puisque le duc de Chartres le favorise, fasse tout en son pouvoir pour arrêter Fouché. Il présente aussi à la réunion un italien du nom de Campanini qui étonne tout le monde par son audace et son

esprit et par l'histoire de ses aventures qu'il commence en demandant aux convives s'ils ont jamais entendu parler de la Madone.]

[Dans le chapitre 11, Jaquet apprend au lieutenant de police qu'il y a dans la ville de Paris un individu du nom de Bager qui, sous le nom de Michel ou de Bager, se prétend employé du lieutenant de police pour tromper les gens et en particulier MM. Gorain et Gervais.]

[Dans les chapitres 12 et 13 le secrétaire du duc de Sommes remet la lettre du duc de Chartres à Fouché entre les mains du lieutenant de police qui envoie aussitôt un courrier sur la route d'Arpazen et tombe dans le piège qui lui était tendu. M. Lenoir apprend aussi par Pick que MM. d'Herbois et Renneville viennent de s'introduire dans le jardin de l'hôtel de Niorres et il donne l'ordre de les arrêter.]

## XIV.—Le pendu.

L'heure à laquelle M. Pick pénétrait dans le cabinet de M. Lenoir et lui annonçait ce qui se passait dans le jardin de la rue du Chaume était précisément celle où le signor Campanini, dans tout le feu d'une narration bizarre, tenait en haleine les convives cependant profondément blasés du duc de Chartres.

« Monseigneur et messieurs, lui avons-nous entendu dire avant de quitter la salle à manger de la petite maison, il n'est peut-être personne d'entre vous qui ait entendu parler de la Madone de Brest ?

—La Madone de Brest, avait répondu le duc de Lauzun. Qu'est-ce que cela ?

—C'était, dit l'Italien, une femme charmante, adorable, et que je regrette amèrement. Ce fut ma première compagne...

—Ah ! c'est pour elle que vous avez peut-être été pendu une fois ? fit le duc de Chartres en riant.

—Précisément, monseigneur. Et quand je songe à cette chère belle, je ne regrette pas ces moments difficiles que j'ai passés cependant par sa faute. La Madone était Florentine, et avant de venir s'installer à Brest elle avait passé sa première jeunesse en Italie. *Per diò!* messieurs, jamais plus beaux yeux n'avaient allumé plus d'incendies dans les cœurs des promeneurs des *Caccines* alors qu'elle passait le soir enveloppée dans sa mante. Je la vis deux fois : c'est vous dire que j'en devins fou à lier...

—Peste, monsieur le marquis, interrompit Mlle Duthé en riant, vous avez le cœur plus ardent que votre Vésuve.

—Peuh ! fit l'Italien, le Vésuve est cendre et je suis tout lave. Donc je devins fou de la Madone, et sans consulter ma famille (j'étais libre de ma personne et de mes biens), je résolus de l'épouser.

—Vous étiez jeune ? demanda le prince.

—J'avais dix-huit ans. C'est ce qui explique ma sottise, car je l'accomplis et je devins l'heureux époux de la Madone.

—Vous fûtes heureux ?

—Hélas ! mon bonheur dura peu. Au bout de trois mois, je m'aperçus avec une désolation profonde que la Madone et moi étions nés pour vivre loin l'un de l'autre. Cette révélation ne m'abattit point : je pensai à mettre entre nous une distance raisonnable... voilà tout.

—Très-bien pensé ! dit le baron de Cadore en riant.

—Et que répondit la Madone alors que vous lui fîtes cette gracieuse proposition ? demanda le duc de Lauzun.

—Elle me dit qu'une femme ne devait pas avoir d'autre volonté que celle de son mari, et pour la première fois depuis notre union nous fûmes d'accord. Elle ajouta même que c'était à elle à partir, qu'elle avait forte envie de voyager... et une foule d'autres excellentes raisons. Loin de contrarier ses projets, je la conduisis moi-même à Civita-Vecchia. Un navire partait pour la France, nous nous embrassâmes et deux heures après nous ne pensions plus l'un à l'autre, ce dont nous nous confessâmes plus tard.

—Vous la revîtes donc ? demanda l'un des convives.

—Oui, après ma seconde pendaison. Demeuré seul, je voyageai dans le midi de la Péninsule. Les années s'écoulèrent. Un soir (le soir m'a toujours porté malheur) je rencontrais une femme... extraordinairement belle ; le type romain dans toute sa pureté...

—C'est nous dire que vous en devintes fou à lier, interrompit la Duthé.

—Justement, belle dame. J'ai la mémoire courte, je l'avoue. Il y avait trois années que je n'avais vu ma femme, j'oubliai que j'avais été marié jadis... et j'épousai ma nouvelle conquête.

—Et cette fois vous fûtes heureux ?

—Parfaitement heureux, monseigneur, mais lorsque la mauvaise chance s'acharne après un homme, elle le poursuit sans se lasser. J'avais parlé à ma seconde femme des beautés de Florence, ma ville natale ; elle voulut y aller passer un printemps ; jeus la faiblesse de consentir. Par une fatalité étrange, la Madone voyageait alors en Toscane. Nous nous rencontrâmes... Des indiscrets parlèrent de la scène qui eut lieu entre nous. Je fus arrêté, jugé, convaincu de bigamie et condamné à être pendu ! La Madone, par excès de sensibilité sans doute, était repartie la veille du jour où devait avoir lieu mon exécution. L'heure fatale sonna... Je passe les détails de l'exécution. Bref ! je fus pendu en dépit de ma qualité de gentilhomme.

—Pendu ! répétèrent les femmes avec effroi.

—Pendu ! dirent les hommes en riant.

—Pendu ! reprit le signor Campanini avec le sérieux le plus complet. Quand je fus mort...

—Oh ! s'écria-t-on sur des tons différents.

—Quand je fus mort, continua le marquis sans se dérider, le bourreau me vendit ou du moins vendit mon corps à un médecin, lequel faisait des expériences sur les suppliciés, et il en fit de telles sur moi et de si heureuses que je revins à la vie. J'ai toujours soupçonné le bonreau d'avoir été d'accord avec le médecin et d'avoir laissé croire à tout le monde et à moi-même que j'avais rendu le dernier soupir accroché au gibet. Toujours est-il que ce miracle, accompli par le digne docteur, fit un tel bruit que la fortune accourut et qu'il sut la fixer dans sa demeure. Ma résurrection avait battu la caisse à son profit.

—Et votre femme ? demanda le prince.

—Elle était au couvent et avait prononcé des vœux. Je quittai la Toscane sans ennui, sans embarras, car la justice s'obstinait à me tenir pour mort et je ne cherchai nullement à la faire revenir à un autre avis.

—Trois années nouvelles s'écoulèrent : j'habitais Naples, un pays adorable... Un soir, en me promenant du côté du Paasilippe...

—Vous rencontrâtes une femme ; commença la Duthé.

—Charmanche, ravissante... ajouta Lauzun.

A continuer.